

Jules Verne écofictionnel :
L'ingénierie climatique
dans *Sans Dessus dessous* et *L'Invasion de la mer*

Christian CHELEBOURG

« – L'avenir, c'est la grande boîte
à surprises de l'humanité [...]. »
(*L'Invasion de la mer*, chap. VIII)

On retient en général des “*Voyages extraordinaires*” les formidables machines grâce auxquelles Jules Verne lance ses héros à la conquête de la Terre et du système solaire. Mais l'imagination du romancier ne s'est pas bornée à anticiper les progrès des moyens de transport. La machine, chez lui, s'inscrit plus largement dans une dialectique de l'espace et de l'industrie, ou si l'on préfère de la nature et de la culture technologique qui est la grande affaire de son époque. C'est à ce titre que l'ingénieur, dans son œuvre, est un personnage au moins aussi important que le voyageur. L'achèvement de l'exploration du globe se double de sa transformation méthodique au gré des besoins de l'expansion humaine, si bien qu'il est loisible de saisir chez lui l'émergence d'une conscience environnementaliste. S'il serait anachronique de parler d'écofiction¹ dans un contexte où l'écologie elle-même n'existe pas², il est intéressant de voir comment des scénarios qui relèveraient aujourd'hui de cette veine catastrophiste témoignent d'une appréhension des enjeux de l'avenir, et de quelle manière, dans quel état d'esprit ils les formulent.

Jules Verne construit son cycle romanesque en pleine période coloniale, mais s'intéresse en fait assez peu au phénomène, du moins dans sa dimension humaine et sociale. Les colonies lui offrent à l'occasion un décor pittoresque, un personnel de militaires haut en couleurs et de serviteurs dévoués, mais les populations colonisées restent à l'arrière-plan. Autant l'esclavage a révolté le romancier, comme en témoigne *Nord contre Sud*, autant la colonisation lui apparaît comme une entreprise de civilisation. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire sa *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*. L'Algérie ? Jusqu'à la conquête de 1830, sa capitale n'était qu'un « nid de pirates³ ». Le Sénégal ? « On peut affirmer que les premiers habitants qui fréquentèrent cette partie de la côte africaine furent des Français, et sans doute, les hardis marins de Dieppe⁴ » – en d'autres termes, c'est un peu un prolongement naturel du département de Seine-Inférieure, comme on l'appelait à l'époque. Au-delà de ça, pas un mot sur le sort des populations indigènes. Celui-ci ne l'apitoie guère que dans le cas des colonies britanniques, donc quand il sert son anglophobie comme dans *La Maison à*

¹ Je renvoie sur cette notion à mon ouvrage *Les Écofictions : Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, « Réflexions faites », 2012.

² Le terme d'*écologie* (Ökologie) a été introduit par Ernst Haeckel (1834-1919) dans *Generelle Morphologie der Organismen: Allgemeine Grundzüge der organischen Formenwissenschaft, Mechanisch begründet durch die von Charles Darwin reformirte Descendenztheorie*, Georg Reimer, Berlin, 1866. Il est donc historiquement contemporain des premiers “*Voyages extraordinaires*”, mais il est encore ignoré dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse dont la lettre « E » (tome septième) paraît en 1870 et le deuxième et dernier supplément (tome dix-sept) en 1888. La notion est étrangère à la France de Jules Verne.

³ Jules Verne, *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, précédée d'une *Étude sur la géographie générale de la France*, par Théophile Lavallée, J. Hetzel, « Bibliothèque d'Éducation », 1870, p. 748.

⁴ *Id.*, p. 751.

vapeur. La colonisation, pour le romancier, est d'abord affaire d'exploitation des ressources et d'aménagement du territoire. Ses modèles sont en rapport direct avec la thématique viatique qui structure et dynamise la somme romanesque. C'est le développement du chemin de fer qui, si l'on en croit Fulk Ephrinel dans *Claudius Bombarnac*, finira « par cercler notre globe comme un muid de cidre ou une balle de coton⁵ » ; c'est le percement du canal de Suez dont l'ouverture, en 1869, après dix ans de travaux, est contemporaine des premiers grands succès de l'écrivain.

Deux “*Voyages extraordinaires*” interrogent une action massive de l'homme sur l'environnement : *Sans Dessus dessous*, publié en 1889, et *L'Invasion de la mer*, dernier texte relu par l'auteur avant sa parution en feuilleton au mois de janvier 1905. Le premier, de pure fantaisie, forme le troisième volet de ce que l'on appelle parfois la trilogie du Gun-Club. On y retrouve les artilleurs américains dont on a fait la connaissance dans *De la Terre à la Lune* (1865) et *Autour de la Lune* (1870). Cette fois, ils prétendent redresser l'obliquité de la Terre pour exploiter les houillères arctiques, débarrassées de leur manteau de glace. Un monstrueux coup de canon, tiré à la base du Kilimandjaro, doit permettre, selon les calculs de J.-T. Maston, de déplacer de 23°28' l'axe de rotation de la planète. Le second s'inspire, en revanche, d'un projet bien réel, celui du capitaine François Élie Roudaire (1836-1885), qui avait embrasé les imaginations, au mois de décembre 1874, en lançant l'idée de précipiter les eaux du golfe de Gabès dans l'intérieur de l'Algérie et de la Tunisie pour rétablir une ancienne mer intérieure. L'opération, financée par le gouvernement français jusqu'en 1882, avait ensuite été poursuivie sur fonds privés, en collaboration avec Ferdinand de Lesseps, jusqu'à son abandon définitif en 1892. Verne imagine sa reprise, au milieu du XX^e siècle, par un nouvel ingénieur, M. de Schaller, dont nous suivons la mission de reconnaissance, sous la garde du capitaine Hardigan et de ses hommes, au beau milieu d'un pays en proie à l'agitation de tribus hostiles à ce bouleversement de leur milieu naturel.

Dans les deux cas, la question du climat est au centre de l'intrigue. Dans *Sans Dessus dessous*, il s'agit d'amener « la situation climatérique de l'ancien Pôle nord [...] à la situation actuelle de Trondjhem en Norvège au printemps⁶. » Dans *L'Invasion de la mer*, l'objectif n'est autre que celui poursuivi en son temps par le capitaine Roudaire :

En premier lieu, le climat de l'Algérie et de la Tunisie serait amélioré d'une façon notable. Sous l'action des vents du sud, les nuages formés par les vapeurs de la nouvelle mer se résoudraient en pluies bienfaisantes sur toute la région au profit de son rendement agricole. De plus, ces dépressions des sebkha tunisiennes de Djerid et de Fedjedj, des chotts algériens de Rharsa et de Melrir, actuellement marécageuses, s'assainiraient sous la profonde couche des eaux permanentes. Après ces améliorations physiques, quels gains commerciaux ne recueillerait pas cette région transformée par la main de l'homme⁷ ?...

Les uns projettent d'utiliser le climat propre à certaines latitudes, les autres de le modifier par une opération qui préfigure les procédés de terraformation. Ce qui se manifeste dans ces fictions, c'est la prise de conscience d'une capacité nouvelle des sciences et des techniques à régir la météorologie, pour le meilleur ou pour le pire.

⁵ Jules Verne, *Claudius Bombarnac. Carnet d'un reporter*, p. 1-285, in *Claudius Bombarnac*, suivi de *Le Château des Carpathes*, Paris, J. Hetzel et C^{ie}, « Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », 1892, p. 19. Dans la suite, nous référons à cet ouvrage, en texte, par le sigle CB, suivi de la pagination de l'extrait.

⁶ Jules Verne, *Sans Dessus dessous*, p. 1-201, in *Sans Dessus dessous*, suivi de *Le Chemin de France*, Paris, J. Hetzel et C^{ie}, « Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », 1889, p. 98. Dans la suite, nous référons à cet ouvrage, en texte, par le sigle SDD, suivi de la pagination de l'extrait.

⁷ Jules Verne, *L'Invasion de la mer*, Paris, Collection Hetzel, 1905, p. 66. Dans la suite, nous référons à cet ouvrage, en texte, par le sigle IM, suivi de la pagination de l'extrait.

Sans Dessus dessous ou l'hybris débridée

La critique a maintes fois souligné les alarmes de Verne à l'égard de l'épuisement programmé des réserves de combustible fossile. On sait qu'il y a consacré le préambule des *Indes noires* (1877) mais, dès *Voyage au centre de la terre*, en 1864, il évoquait « ces immenses couches de charbon qu'une consommation excessive doit, pourtant, épuiser en moins de trois siècles, si les peuples industriels n'y prennent garde⁸. » La précocité et l'acuité de cette préoccupation dans son œuvre tiennent sans doute à ce qu'elle s'accorde à la géophagie qui structure en profondeur sa représentation de l'espace. Verne explicite en tout cas cette rêverie intime dans *Sans Dessus dessous*, lorsqu'il s'agit de justifier que la *North Polar Practical Association* projette d'exploiter les houillères du Pôle Nord : « L'estomac industriel ne vit que de charbon ; il ne mange pas autre chose. L'industrie est un animal "carbonivore" ; il faut bien le nourrir. » (SDD, p. 57-58). La faim, si l'on permet le calembour, justifie tous les moyens. Jules Verne doit sa lucidité à sa pathologie alimentaire. En boulimique accompli, il conçoit les gisements de carbone sur le modèle d'un garde-manger, et sa voracité naturelle le conduit aussi bien à projeter la pénurie à l'horizon de la ripaille qu'à imaginer les extrémités auxquelles l'industrie risque de se porter pour assouvir un appétit insatiable.

Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, en 1870, il se plaisait à croire avec l'un des pionniers de l'océanographie, Matthew Fontane Maury, que, mêlées aux troncs d'arbres de toute provenance, les épaves des voiliers « accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables houillères. Réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents⁹. » Il y avait de l'optimisme dans cette confiance en une régénération des stocks dilapidés par les déchets dus leur propre dilapidation. Telle que l'expose Jules Verne, la thèse défendue par Maury revient à ignorer le premier principe de la thermodynamique¹⁰ pour postuler des conditions propices à un mouvement perpétuel du progrès industriel. Sans doute le rôle central du bois dans cette théorie favorise-t-il l'éclosion de la symbolique végétale de l'éternel retour.

Dix-neuf ans plus tard, il ne reste rien de cette vision naïve dans *Sans Dessus dessous*. Après l'annonce du projet du Gun-Club, c'est une véritable euphorie progressiste qui s'empare de la planète. L'utilité d'exhumer de nouvelles houillères n'est nullement remise en cause, et la disparition des saisons, inhérente au redressement de l'axe, fait espérer à beaucoup des bénéfices agricoles aussi bien qu'hygiéniques. La presse s'enflamme :

« Honneur au président Barbicane et à ses collègues ! [...] Non seulement les richesses houillères se seront accrues par l'exploitation de nouveaux gisements, qui assureront la consommation de cette indispensable matière pendant de longues années peut-être, mais les conditions climatiques de notre globe se seront transformées à son avantage. Barbicane et ses collègues auront modifié, pour le plus grand bien de leurs semblables, l'œuvre du Créateur. Honneur à ces hommes, qui prendront le premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité ! » (SDD, p. 103)

L'appétit de l'industrie semble rejoindre l'intérêt bien compris des « générations présentes et futures » (*id.*, p. 102). Il reste, certes, des détracteurs de la cause, mais c'est uniquement parce que les améliorations promises leur paraissent insuffisantes : « [...] est-ce qu'il n'y aura pas

⁸ Jules Verne, *Voyage au centre de la terre* [1864], Paris, J. Hetzel, « Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », 1867, p. 102.

⁹ Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers* [1870], Paris, J. Hetzel, « Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », 1871, p. 312.

¹⁰ « Au cours d'une transformation quelconque d'un système fermé, la variation de son énergie est égale à la quantité d'énergie échangée avec le milieu extérieur, sous forme de chaleur et sous forme de travail. » Principe énoncé en 1845 par Julius Robert von Mayer.

toujours des pluies, des grêles, des tempêtes, des trombes, des orages, tous ces météores qui parfois compromettent si gravement l'avenir des récoltes et la fortune des cultivateurs ? » (*ibid.*), opposent-ils à l'engouement général. Il faut un bon mois avant que la fièvre ne retombe et que la crainte d'une catastrophe ne vienne tempérer l'enthousiasme climatique des foules : « Que serait au juste cette catastrophe, voilà ce qu'on ne pouvait dire ! Quant à l'amélioration des climats, était-elle si désirable ? En vérité, il n'y aurait que les Esquimaux, les Lapons, les Samoyèdes, les Tschoultchis, qui pourraient y gagner, puisqu'ils n'avaient rien à y perdre. » (*id.*, p. 110). L'obstination des membres du Gun-Club à procéder au tir prévu, en dépit des cataclysmes bientôt décrits en détail par Alcide Pierdeux, vient ajouter à la légèreté initiale des peuples l'obstination criminelle des sciences appliquées, aveuglées par leur *hybris* naturelle, plus soucieuses de leurs profits et de leur démonstration de force que du bien commun.

Le ton de la pochade adopté par Verne dans ce roman lui permet de dénoncer avec véhémence l'irresponsabilité de savants qui ont rompu avec les aspirations prométhéennes pour s'abandonner à la jouissance herculéenne de leur puissance. Ce qui apparaît à une population enfin décillée, c'est que l'accomplissement des *fins* de la science passe par une véritable « fin du monde » (*id.*, p. 146). Jules Verne s'amuse de voir les fameuses peurs de l'an 1000 se réactiver en plein XIX^e siècle positiviste, avec leur lot de superstitions, mais il ne manque pas de souligner qu'elles sont, pour le coup, parfaitement fondées :

On le sait, le premier jour de l'an 1000 s'acheva, sans que les lois de la nature eussent été aucunement troublées. Mais, cette fois, il ne s'agissait pas d'un bouleversement basé sur des textes d'une obscurité toute biblique. Il s'agissait d'une modification apportée à l'équilibre de la Terre, reposant sur des calculs indiscutés, indiscutables, et d'une tentative que les progrès des sciences balistiques et mécaniques rendaient absolument réalisables. (*id.*, p. 147)

La science telle que la mettent en pratique J.-T. Maston, Barbicane et consorts ne cherche plus à dérober la connaissance aux dieux ; elle usurpe leur pouvoir. À l'héroïsme de la découverte succède une obstination butée qui ne connaît d'autre raison que celle de ses équations. Comme souvent dans les romans les plus sombres de l'auteur, tels *Face au drapeau* ou *Maître du Monde*, la question sociale est au cœur du débat que soulève *Sans Dessus dessous*. Le monde proprement *sens dessus dessous* que l'on découvre dans ces pages souffre avant tout d'un cruel déséquilibre entre, d'un côté, le pouvoir politique soutenu par l'opinion publique, de l'autre le pouvoir scientifique détenu par quelques-uns. Ce n'est certes pas l'axe de la terre qui est à redresser, mais la hiérarchie de ces pouvoirs et de leurs priorités. Sous des dehors que l'on qualifierait aujourd'hui d'écologiques, *Sans Dessus dessous* est un roman éthique qui prône un contrôle démocratique des applications de la science.

Bien sûr, tout finit bien : trois zéros oubliés par J.-T. Maston dans la mesure de la circonférence terrestre ont rendu caducs tous ses calculs ultérieurs, et il s'avère même, au final, que notre sphéroïde serait trop petit pour contenir tous les canons dont la déflagration serait nécessaire pour redresser son axe. Mais il n'en reste pas moins que personne n'a pu empêcher le Gun-Club de construire le sien et de projeter son monstrueux boulet. Par sa dimension universelle, la question environnemental est avant tout pour Jules Verne une manière de sensibiliser ses lecteurs à l'irresponsabilité scientifique et au déficit d'encadrement politique du progrès technologique.

L'Invasion de la mer ou les embarras du choix

À côté de *Sans Dessus dessous*, *L'Invasion de la mer* fait figure de roman sage. L'ingénierie climatique est ici posément examinée. Le duo que forment M. de Schaller et le capitaine Hardigan permet à l'auteur de faire dialoguer deux points de vue qui semblent correspondre aux arguments contradictoires entre lesquels oscille sa propre réflexion sur le

sujet. L'ingénieur, dans la lignée de son prédécesseur, ne voit que les avantages de cette métamorphose de chotts arides en mer intérieure. Plus circonspect, sans toutefois être hostile, le capitaine se demande « si les vieux et fidèles admirateurs de la nature n'auront pas lieu de regretter ces transformations que le genre humain lui impose !... » (IM, p. 102). C'est qu'à ses yeux le désert, dont son compagnon ne retient que les aspects négatifs, n'est pas dénué de « charme » (*ibid.*). Le sens de la nature qu'il invoque à l'appui de sa posture caractérise son opinion sur un plan esthétique : c'est en romantique qu'il se prononce. Hardigan et de Schaller incarnent les deux versants de l'imagination vernienne : l'héritage poétique du romantisme européen et la fascination pour la révolution industrielle.

Le statut narratif de l'œuvre en découle. *L'Invasion de la mer* est, pour l'essentiel, un roman descriptif, qui offre au public comme au capitaine et à ses hommes le plaisir de voir « pour la dernière fois ces chotts algériens avant qu'ils ne disparaissent sous les eaux... » (*id.*, p. 87). C'est un récit profondément nostalgique par la manière dont il anticipe le mal d'un pays condamné sans retour. Mais les rêveries marines sur son avenir viennent compenser la tristesse de ce destin par un de ces contrastes qui saisissent l'imagination : « Et quand je pense [...] que là où nos chevaux marchent, nageront des poissons, navigueront des bateaux... » (*id.*, p. 172), s'exclame le brigadier Pistache. Sa syntaxe exprime autant son émotion qu'elle travaille à la partager, avec un succès que démontre d'ailleurs aussitôt la vivacité avec laquelle surenchérit son interlocuteur : « Oui... brigadier, des poissons de toutes sortes, et des marsouins, et des dauphins, et des requins... » (*ibid.*) L'élan vitaliste de l'énumération traduit une euphorie qui balaie les connotations déceptives de l'engloutissement. On ne sait trop, au total, s'il faut regretter par avance les paysages que la science menace d'anéantir, ou s'émerveiller de ses baroques ambitions.

M. de Schaller, n'a certes rien d'un poète : « Il chiffrait tout, il enfermait tout dans des équations, et si jamais le sens imaginaire fut refusé à un être humain, c'est bien à l'homme-chiffre, à l'homme-algèbre qui était chargé de mener à bon terme les si importants travaux de la mer Saharienne » (*id.*, p. 79-80), nous apprend le narrateur. Le brigadier Pistache et ses semblables se chargent de combler ce déficit et d'insuffler une forme de poésie cosmique dans le projet prosaïque de l'ingénieur. À lui seul, l'oxymore référentiel que représente le nom de *mer Saharienne* suffit à combler les esprits les plus épris de fantasque nouveauté. Il n'est pas jusqu'au matériel des anciens chantiers qui ne suscite des visions littéraires :

Ces installations abandonnées avec leur matériel fantastique d'énormes dragues aux leviers extraordinaires ayant l'apparence de bras monstrueux, d'excavateurs que l'on a, à juste raison, comparés à de gigantesques pieuvres terrestres, jouaient un rôle fabuleux dans les récits des improvisateurs du pays, dont la race a toujours été si friande depuis les contes des *Mille et une Nuits*, et les autres productions des innombrables conteurs arabes, persans ou turcs. (*id.*, p. 85)

Ainsi les friches industrielles d'importation viennent-elles paradoxalement alimenter la couleur locale. N'en déplaise aux populations qui s'émeuvent de voir les Roumi noyer « le pays de [leurs] ancêtres » (*id.*, p. 84), le déploiement de la technologie, aux yeux du romancier, menace moins la poésie orientale qu'il ne la renouvelle. Les travaux, pour lui, ont tout d'une merveille de plus à verser aux récits de Schéhérazade. L'opposition de point de vue entre l'ingénieur et le capitaine, entre le pragmatique et le romantique, ne recouvre donc pas une véritable opposition entre partisan et détracteur du projet Roudaire.

Jules Verne est conscient des conséquences d'un bouleversement radical du milieu. Il mentionne, par exemple, les inquiétudes des populations de Tozeur, qui cultivent des dattes réputées sans pareil :

C'est grâce à la sécheresse de l'air du Djerid qu'elles occupent le premier rang parmi ces fruits, dont les tribus font leur principale nourriture, et qui peuvent se conserver indéfiniment pour ainsi dire. Le climat changé, elles

ne seraient pas plus estimées que celles qui se recueillent dans le voisinage du golfe de Gabès ou de la Méditerranée. (*id.*, p. 119)

Sa conception des écosystèmes et sa conscience de la fragilité des équilibres qui distinguent un terroir sont donc empreintes de clairvoyance, mais rien n'indique pour autant que leur préservation lui apparaisse comme une priorité. Il se rallie sans grands scrupules à l'utilité du projet.

Pour autant, il n'est pas sans réserve à l'égard de l'activisme des ingénieurs. Il est surtout sans illusion quant au destin de la planète si on l'abandonne entre leurs mains. C'est au capitaine Hardigan qu'il revient de formuler ses appréhensions, lorsque M. de Schaller lui apprend qu'il aurait volontiers inondé tout le Sahara si sa topographie l'avait rendu possible :

[«]– Décidément, déclara en souriant l'officier, les ingénieurs modernes ne respectent plus rien ! Si on les laissait faire, ils combleraient les mers avec les montagnes et notre globe ne serait qu'une boule lisse et polie comme un œuf d'autruche, convenablement disposée par l'établissement de chemins de fer ! » (*id.*, p. 102-103)

L'industrie n'obéit qu'à ses propres lois, n'écoute que ses propres besoins, n'agit qu'en fonction de ses propres intérêts. Elle profile, à l'horizon de l'histoire, une planète dénaturée, quasiment manufacturée. Le monde qu'il cauchemarde est soumis au principe d'utilité, tant décrié par Théophile Gautier. L'image de la « boule lisse et polie » renvoie au nivellement de toutes les différences. Cette perspective est bien un repoussoir dans l'imaginaire du romancier, mais elle est contrebalancée par l'émerveillement que lui procurent les desseins titanesques d'une ingénierie toute puissante.

Ce que mettent au jour les paradoxes et les ambiguïtés de *L'Invasion de la mer* c'est une amplification cosmique des rêveries mélancoliques du Romantisme sur le temps qui passe. Jules Verne profite du projet d'Élie Roudaire, qui prétendait reconstituer dans les chotts le golfe du Triton décrit par Hérodote, Scylax et Pomponius Mela¹¹, pour subvertir la temporalité linéaire de l'imaginaire progressiste en cyclicité mythique, et l'exonérer ainsi de responsabilités pourtant bien identifiées. C'est pourquoi, au dénouement, la mer intérieure se fait d'elle-même, sans l'intervention de l'homme, à la suite de quelque séisme providentiel. Le projet de Roudaire est ainsi réalisé, preuve qu'il était dans l'ordre des choses. Ses seuls vrais opposants, les Touaregs emmenés par Hadjar, sont quant à eux balayés par le mascaret, tels Pharaon et ses troupes par les eaux de la mer Rouge. Dieu a choisi les siens et donné raison aux partisans de l'ingénierie climatique. La mer Saharienne devient une réalité sans que les savants ni l'auteur puissent être accusés de désinvolture environnementale.

*
* *

Après avoir daubé sur la mégalomanie criminelle des artilleurs du Gun-Club, lancés à corps perdus dans un projet proprement *insensé*, Jules Verne revient dans *L'Invasion de la mer* sur un projet d'ingénierie climatique à la fois plus modeste et plus concret. Et cette fois, s'il le discute avec bienveillance, c'est pour finir par le réaliser avec l'aide de la Providence, sorte de *Deus ex machina* qui évite à l'ingénieur responsable des travaux d'en endosser la responsabilité. La légitimité de son projet au regard de l'ordre naturel se trouve établie, alors même que sa mise en œuvre aurait pu lui attirer des critiques assez minutieusement relevées au long du récit. Tout se passe comme si *L'Invasion de la mer* venait tempérer la leçon très abrupte de *Sans Dessus dessous*. À l'échelle d'une vaste région, le romancier fait crédit aux ingénieurs du pouvoir titanesque dont, quelques années auparavant, il leur prêtait l'ambition à

¹¹ Voir IM, p. 57-58 et Élie Roudaire, « Une Mer intérieure en Algérie » [15/05/1874], *Revue des Deux Mondes*, 1874, t. 3, p. 323-350, p. 327-334.

celle de la planète tout entière. À sa confiance dans la science s'oppose une défiance à l'égard des savants et de la manière dont les populations peuvent s'accommoder du futur qu'ils leur préparent. Une passion coloniale ancrée dans les mentalités de l'époque le conduit à prendre parti contre les Touaregs, réduits à l'état de pillards, alors que *Sans Dessus dessous* dénonçait le traitement réservé aux Samoyèdes, Tchouktchis, Yakoutes et autres Esquimaux. Son opinion à l'égard des arabes semble tributaire de considérations étrangères à l'environnement, mais il y a plus encore. Le « fanatisme irraisonné » (IM, p. 126) qu'il leur attribue contre le projet de mer intérieure tient, selon lui, au « fatalisme musulman » (*ibid.*) qui les attache au « genre de vie de leurs ancêtres » (*ibid.*) et interdit, par conséquent, toute forme de progrès. Les Touaregs emmenés par Hadjar font figure de puissance entropique aveugle, aussi déraisonnable, d'une certaine manière, que les promoteurs de la *North Polar Practical Association*. D'un roman l'autre, Jules Verne renvoie dos à dos deux formes d'excès opposées et les punit par la mort ou le ridicule.

Jean-Baptiste Fressoz a montré que nos sociétés, dès les prémices de l'ère industrielle, étaient au fait des risques que le progrès des sciences et des techniques faisaient courir à l'environnement comme aux populations¹². Jules Verne, comme souvent, est donc dans l'air du temps. Mais en dépit d'une lucidité qui lui fait redouter toutes les dérives, il apparaît somme toute assez fier de voir la science de son temps capable d'entretenir la planète comme un jardin. Il reste attaché, avec Descartes, à l'idée que les hommes doivent se « rendre comme maîtres et possesseurs de la nature¹³ ». Il alerte néanmoins, et c'est toute sa modernité, sur la nécessité d'un encadrement démocratique et politique du progrès.

¹² Voir Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse : une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil, 2012.

¹³ René Descartes, *Discours de la méthode* (1637), pp. 29-95, in *Discours de la méthode suivi d'extraits de La Dioptrique, des Météores, de la Vie de Descartes par Baillet, du Monde, de l'Homme et des Lettres*, Geneviève Rodis-Lewis (ed.), Paris, Garnier-Flammarion, « GF », 1966, p. 84.